

Majid Rahnema, pauvreté plutôt que misère

Bulletin à faire circuler sans modération. Abonnement gratuit à biosphere@ouvaton.org

Nous avons apprécié ses deux livres [Quand la misère chasse la pauvreté](#) et [La Puissance des pauvres](#). Majid Rahnema s'est éteint le mardi 14 avril 2015 à l'âge de 91 ans. Grâce à lui, nous savons qu'il y a une pauvreté désirable et une misère à proscrire.

Voici comment il décrivait son parcours personnel : « Haut fonctionnaire du Programme des Nations unies pour le développement, j'étais marxiste et progressiste. Je mettais mes espoirs dans le développement et les perspectives de la modernisation des pays alors qualifiés de « retardataires » ou « sous-développés ». Ce n'est que plus tard, dans les années 1970, que je me suis rendu compte que le concept du développement, qui nous avait paru l'antidote au colonialisme, avait finalement profité aux colonialistes d'hier et de toujours. Dix ans plus tard, il ne m'en restait qu'un discours pervers et hypocrite dont la plupart des gouvernements du Sud se servaient pour gagner le soutien de divers donateurs auxquels ils achetaient en sous main les armes dont ils avaient besoin pour maintenir l'ordre et protéger leurs administrés contre leurs ennemis, le plus souvent intérieurs. Les premiers combattants anticolonialistes brandissaient comme un étendard de libération la bannière du développement pour justifier tous les dispositifs créés par le colonialisme en vue de la déculturation en profondeur des peuples dominés. Pour eux, il était clair qu'un bon développement devait continuer d'étendre ces infrastructures héritées de l'époque coloniale afin de permettre à leur pays de « rattraper », le plus vite possible, leur « retard économique ». La rupture a été consommée lorsque les faits m'ont enfin montré ce qui, pour moi aujourd'hui, est évident : ce qui se commet au nom du développement n'a rien de libérateur. Ce n'est qu'une forme larvée, encore plus perverse que l'ancienne, de colonialisme. »

1/3) La pauvreté choisie comme condition de lutte contre la misère (*Quand la misère chasse la pauvreté*)

Il y a les insupportables privations subies par une multitude d'humains acculés à des misères humiliantes et la misère morale des classes possédantes. Cette **misère** résulte d'un système économique dont l'objectif majeur est de transformer la rareté en abondance, une économie productrice de besoins engendrant de nouvelles formes de rareté et, par conséquent, modernisant la misère. La misère fait son apparition lorsque les gens perdent le sens du partage. Quand vous arrivez en ville, vous n'avez plus personne avec qui partager. Les ouvriers des agglomérations urbaines ont compris que leur subsistance les liait désormais aux nouvelles institutions économiques et sociales, il leur fallait courber l'échine devant le nouvel ordre. Dans ce système le riche est aussi mécontent que le miséreux : le défavorisé voudrait devenir millionnaire, et le millionnaire multimillionnaire. L'économie occidentalisée a fini par nier sa fonction première, servir les personnes qui en avaient le plus besoin.

Il y a d'un autre côté la **pauvreté** consentie dans des sociétés conviviales dont le mode de vie simple et respectueux de tous a compté pour beaucoup dans le maintien des grands équilibres humains et naturels au cours de l'histoire. Si chacun ne conservait que ce dont il a besoin et se contentait de ce qu'il a, nul ne manquerait de rien. Toutes les sociétés vernaculaires dites « pauvres » développent en leur sein des mécanismes destinés, d'une part, à contenir l'envie et la convoitise, de l'autre à maintenir une tension positive entre ce qu'il est personnellement possible de vouloir et d'avoir et ce qu'il est collectivement possible et raisonnable de produire. Cette tension leur a permis de développer leurs capacités productives sans qu'il y ait rupture entre les besoins et les ressources.

2/3) Quelques extraits de *La puissance des pauvres*

L'abondance du désert

Des ethnologues parcourent le désert du Kalahari en passant d'un clan de Bochimans à un autre, accompagné par un interprète indigène. A la question « *Ce clan est-il prospère ou misérable ?* », l'interprète rétorque que, pour répondre, il lui faudrait connaître les insectes comestibles, les racines et les

petits mammifères disponibles en cette période de l'année, et ajoute que, selon son expérience, personne ne manque jamais de rien dans les clans. Sages seigneurs du désert qui, n'ayant nul besoin des cadeaux de l'extérieur, les acceptent courtoisement avant de les abandonner discrètement, comme des choses superflues, parmi les détritiques du camp. Les peuples les plus primitifs du monde ont peu de biens, mais ils ne sont pas pauvres.

Bali colonisée

Aussitôt après que son île fut conquise par les Pays-Bas, le prince régnant de Bali aurait écrit en 1910 : « Je ne peux imaginer qu'il y ait un pays aussi beau que Bali. Je ne peux pas le vendre aux étrangers. Qu'en feraient-ils une fois qu'ils en prendraient possession ? Ils ne connaissent pas nos dieux, ne peuvent comprendre les lois selon lesquelles les hommes doivent vivre. Ils y cultiveraient de la canne à sucre, non point comme nos paysans l'ont toujours fait – juste assez pour sucrer leur nourriture et pour faire plaisir aux enfants – mais pour couvrir le pays tout entier de cannes à sucre. Ils emporteraient le sucre ailleurs dans des navires à vapeur pour être transformé en argent. Ils planteraient des arbres laids en rangées pour en retirer du caoutchouc... et couperaient les beaux palmiers et autres arbres fruitiers pour construire des villes à leur place. Ils feraient de nos paysans des esclaves et des brutes, et ne leur laisseraient plus de temps pour les festivals de musique et de danse. Nos femmes seraient obligées de courir leurs seins comme si elles étaient des prostituées. Ils retireraient la joie du cœur de tous nos enfants.

Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme* (1950)

On me parle de progrès, de maladies guéries, de niveaux de vie élevés au-dessus d'eux-mêmes. Moi je parle des sociétés vidées d'elles-mêmes, des cultures piétinées, d'institutions minées, de terres confisquées, de religions assassinées. Je parle de millions d'hommes arrachés à leurs dieux, à leurs terres, à leurs habitudes, à leur vie, à la vie, à la danse, à la sagesse. Je parle de cultures vivrières détruites, de sous-alimentation installée, de développement agricole orienté selon le seul bénéfice des métropoles, de rafles de produits et de matières premières. Moi je parle d'économies naturelles, d'économies harmonieuses et viables, d'économies à la mesure de l'homme indigène. Je fais l'apologie systématique des sociétés détruites par l'impérialisme. Elles étaient le fait, elles n'avaient aucune prétention à être l'idée. Elles se contentaient d'être. Elles réservaient, intact, l'espoir.

Yoro Fall, professeur à l'université de Dakar

J'appartiens à la génération de ceux qui doivent se battre contre le développement. Parce que le développement signifie pour nous que nous devons avoir des économies compétitives, que nous devons continuer à vivre pour exporter, que nous devons considérer comme des valeurs absolues la démocratie, le parti unique, la dictature (car la version africaine de la démocratie, c'est la dictature), la déstructuration des réseaux familiaux, beaucoup plus d'autoroutes et la destruction de notre écosystème.

Donc le développement signifierait pour nous devenir européens ; or nous n'avons jamais voulu être comme les Européens. Il est important pour nous de dire aux Européens : « *Arrêtez de nous développer parce que vous ne pouvez nous développer qu'en pensant que nous sommes sous-développés. Or, nous, nous pensons que vous êtes en voie de sous-développement, avec vos pollutions, vos grandes villes, vos personnes âgées dont personne ne s'occupe, etc.* »

Production de la misère

Le système économique moderne est unique dans l'histoire : aucun mode de production antérieur n'a jamais produit une masse de misères comparables à celles dont souffrent aujourd'hui les deux tiers de l'humanité. Les manques endémiques créés par la production systématique de biens et de services censés satisfaire des besoins socialement fabriqués ont déjà produits de telles dépendances qu'il devient de plus en plus difficile, voire impossible, pour la majorité des gens de retrouver les modes de vie simples, divers et conviviaux qui faisaient toute la richesse de la pauvreté. La pauvreté conviviale est un mode de vivre ensemble basé sur les principes de la solidarité, de la frugalité, du partage, du sens de l'équité et du respect pour son prochain. Un art de vivre simple et austère fut de tout temps la ruse des pauvres pour déjouer les menaces toujours pressantes de la misère.

L'économie moderne engendre simultanément une opulence inouïe et une misère sans précédent. La base matérielle de toutes les civilisations du passé était indissociable de la capacité de toute communauté locale à créer directement à partir de la nature des éléments de subsistance. Dans le système

colonisé par le système productiviste, la production des choses les plus nécessaires à la vie doit être obtenue par un détour ; tirer du sol ses aliments y devient un stigmate de marginalisation, voire d'exclusion. Mais les masses appauvries des sociétés de marché se retrouvent sans défense dans un monde où elles sont progressivement dépossédées de toutes les forces vitales, individuelles et sociales, concourant à leur bien-être. Il n'y a pas de retombées sur les pauvres de l'enrichissement des riches, ou plutôt, si quelques miettes tombent de leurs festins, elles ne font que corrompre les sens de ceux qui y goûtent. Les pauvres sont progressivement privés de leurs moyens de subsistance traditionnels, autonomes, hors marché mondial. Ils sont de plus en plus pauvres dans un monde où, graduellement, ce qui était gratuit devient payant.

De la colonisation des esprits à la délivrance

Le premier mouvement de résistance non violente conduit par Gandhi, d'avril 1919 à février 1922, avait pour thème la *charkha* (petit instrument ancestral de filage) et le *khadi* (toile artisanale), base d'une prospérité écrasée par la « machinerie de Manchester ». En ce qui concerne les positions de Gandhi contre le machinisme, on doit reconnaître qu'elles visaient surtout l'introduction de la grande industrie en Inde. Il voyait un grand danger dans toute innovation propre à élargir le fossé entre possédants et pauvres en induisant des besoins asservissants et impossibles à satisfaire. Il refusait de reconnaître les machines comme des outils. Autrement dit, il refusa toujours d'inclure dans la catégorie des outils tout artefact qui prétendait rendre un homme inutile. La machine fomenta une société divisée entre des pauvres menacés de chômage et tristement dépendants de l'emploi, et des consommateurs de produits qu'eux-mêmes sont tout à fait incapable de produire. Le système éducatif importé était pour Gandhi l'exemple type d'une éducation mal équilibrée qui formait des spécialistes forts de la tête, mais sans cœur ni bras, et qui les rendait aveugles aux inconvénients d'une tête sevrée des autres organes. Avec la *charkha*, le jeune élève pouvait cultiver sa capacité à produire et contribuer ainsi à l'économie de la famille. La régénération de l'Inde devait commencer dans les villages, chacun conçu comme une petite république en partie autonome.

Si sur notre planète 50 % des villageois vont bientôt connaître la vie dans les bidonvilles, pour les autres, ces 50 % encore hors des villes, tous ceux qui restent dans les campagnes, cela, s'ils se maintiennent fermement plantés sur leur sol, pourra bientôt être une chance plutôt qu'un malheur.

3/3) Conclusion

Il y a d'un autre côté la pauvreté consentie dans des sociétés conviviales dont le mode de vie simple et respectueux de tous a compté pour beaucoup dans le maintien des grands équilibres humains et naturels au cours de l'histoire. Si chacun ne conservait que ce dont il a besoin et se contentait de ce qu'il a, nul ne manquerait de rien. Toutes les sociétés vernaculaires dites « pauvres » développent en leur sein des mécanismes destinés, d'une part, à contenir l'envie et la convoitise, de l'autre à maintenir une tension positive entre ce qu'il est personnellement possible de vouloir et d'avoir et ce qu'il est collectivement possible et raisonnable de produire. Cette tension leur a permis de développer leurs capacités productives sans qu'il y ait rupture entre les besoins et les ressources.

Le monde actuel est au bord d'une catastrophe. Il faudrait donc se donner comme objectif la destruction des centres de production de la rareté, cette mondialisation qui détruit les économies de subsistance, cette lutte contre « la pauvreté » qui définit un seuil de pauvreté de façon relative, un niveau qui progresse continuellement avec la courbe de la croissance économique. La mesure essentielle pour éviter la catastrophe consiste pour chacun de nous à une prise de conscience de nos capacités individuelles d'action et en un ré-apprentissage de la simplicité volontaire. Comme le disait Gandhi, « *La civilisation, au vrai sens du mot, ne consiste pas à multiplier les besoins, mais à les réduire volontairement, délibérément* ».